



FRANCE

Du soutien en ligne pour garder le moral

Face aux difficultés du métier, de nombreux profs se réunissent en groupes de parole plus ou moins informels, pour partager des astuces, décompresser ou se serrer les coudes.

Au départ, elle avait rejoint ce groupe Facebook pour «voir ce qu'il s'y disait». Finalement, Sandra (1), 32 ans, directrice d'une petite école dans les Pyrénées-Atlantiques, ne l'a jamais quitté. Cela fait près de six ans qu'elle fait partie du groupe «Direction d'école: un dirlo et une dirlette sont dans une galère...» qui rassemble 8300 directeurs d'établissement public ou privé de toute la France. Depuis l'épidémie de Covid-19, cet espace est même devenu pour elle une «nécessité». «Déjà qu'on fait deux boulots en un, puisqu'on est à la fois directeur et enseignant, alors avec le Covid, on ne s'arrête jamais de travailler et on est épuisés», souffle-t-elle. Dans ce groupe où sont postées 50 à 150 publications par jour, chacune commentée entre 1500 et 4000 fois, elle échange beaucoup avec ses pairs sur les changements de protocole sanitaire, les courriers à envoyer aux parents... Elle y trouve des astuces qui font «gagner un temps fou» et surtout un soutien moral, «essentiel».

«SORTIR DE L'ISOLEMENT»

Et si c'était ça, l'un des tuyaux qui

aident les profs «à tenir», à entretenir l'amour de leur métier? Parmi eux, 83% disent enseigner avec «plaisir», selon un sondage Ipsos qui, dans le même temps, révèle la fragilité de la profession. Ainsi, quasiment un prof sur deux a déjà fait un burn-out. Pour Frédéric Moyence, l'un des modérateurs du groupe «Un dirlo et une dirlette...», directeur d'une école en Gironde, ce groupe est devenu une «famille qui partage des expériences, des pratiques de direction, des coups de gueule et quelques conneries aussi». Il pense notamment à ce collègue en galère parce qu'un père refusait de récupérer son fils, cas contact, par peur d'attraper le virus. Ça les a bien fait marrer, le meilleur remède pour décompresser. «On y trouve une liberté de parole, d'information et d'échange qui existe nulle part ailleurs», insiste Frédéric Moyence.

Des groupes privés d'enseignants sur les réseaux sociaux, il en existe beaucoup, plus au moins gros, avec une durée de vie plus ou moins longue. «Avec les réseaux, c'est plus facile d'intégrer un collectif puisque ça peut se faire en un clic», observe Aurélie Beauné, docteure en sciences de

l'éducation et directrice associée au laboratoire de recherche en éducation EDA. Cela a entraîné un effet de massification, sauf qu'on ne sait pas qui participe réellement à l'intérieur.» Il s'agit, pour beaucoup, de communautés réunissant des personnes qui ne se connaissent pas en dehors de cet espace. Cela entraîne, selon Aurélie Beauné, une «uniformisation de la parole plus importante par rapport aux collectifs précédents». Si un prof intervient pour la première fois dans une conversation et a le malheur de se tromper ou de ne pas penser comme les autres, «il peut se faire bâcher et ce n'est pas simple de revenir après», estime la chercheuse. Certains s'inscrivent dans plusieurs collectifs, d'autres tâtonnent jusqu'à ce qu'ils trouvent celui qui leur convient le mieux. «Le risque, c'est d'échanger avec des gens qui pensent comme nous. D'être dans une sorte de bulle», alerte Antoine (1), professeur de SVT à Epinay-sur-Seine (Seine-Saint-Denis).

Les groupes de parole de profs ont toujours existé, à travers les réseaux classiques: les syndicats, des asso-





ciations disciplinaires ou interdisciplinaires... «Chaque groupe est un écosystème à part entière. Et à l'intérieur, il existe des dynamiques identitaires avec des sous-groupes qui peuvent discuter en privé», détaille Aurélie Beauné. Les profs y partagent des ressources, différentes approches pédagogiques, discutent parfois politique et réformes en cours, ou bien racontent leurs expériences de terrain. «Sortir de l'isolement est la motivation la plus fréquente pour rejoindre ces groupes», estime Aurélie Beauné. Les profs ne se sentent pas forcément écoutés dans leur établissement, où il peut y avoir des guerres entre disciplines.» Sandra se sent seule dans sa petite école des Pyrénées-Atlantiques et «incomprise» par son équipe et sa hiérarchie. Alors sa communauté Facebook lui donne le sentiment qu'ils sont «nombreux à partager plein de galères, et ça fait du bien d'en parler».

Parfois, les messages postés sont inquiétants. «Stop, j'en ai marre c'est terminé, la vie n'a plus aucun intérêt», écrit un jour une directrice. Les administrateurs du groupe se mettent alors en branle pour la localiser. Ils envoient les pompiers : «Elle dormait mais elle était au bout du rouleau», se souvient Frédéric Moyence. Depuis cette histoire, la communauté a établi une liste de «personnes ressources», dans chaque département, pour agir en cas d'alerte. Si le groupe a réagi si vite, c'est aussi parce que ce message de détresse arrivait peu de temps après le suicide de Christine Renon, dans son école de Pantin (Seine-Saint-Denis), en septembre 2019. La lettre, dans laquelle la directrice expliquait être à bout, avait fortement secoué la profession, faisant remonter à la surface un mal-être et une souffrance au travail, partagée par beaucoup d'enseignants.

Jean-Charles Léon, lui, a trouvé son remède il y a douze ans : l'Association des groupes de soutien au soutien (Agsas), dont l'objectif est de «soute-

nir les souteneurs d'élèves», résume ce professeur agrégé de musique dans l'Essonne de 61 ans, qui anime des séances collectives. Le principe : six à quinze personnes (des enseignants de différentes matières ou non) se réunissent six fois par an, en visioconférence depuis le Covid-19, pendant trois heures, pour aider l'un des leurs à résoudre un problème. «Après avoir exposé ce qui lui arrive, le collègue concerné ne parle plus, il doit se mettre en retrait et il voit d'autres personnes penser une situation qu'il n'arrive plus à appréhender, comme le fait de ne pas supporter un élève ou d'avoir mal parlé à un autre», explique Jean-Charles Léon.

«LIEU DE DÉCHARGE COMPULSIVE»

A la fin, l'enseignant doit chercher la solution la plus adaptée à sa situation. «Ça a changé ma vie professionnelle», assure Jean-Charles Léon. «Maintenant, si j'ai un problème en cours, l'émotion me traverse mais ne m'envahit plus. Quand un élève m'attaque, de façon symbolique ou non, ça me permet de me dire que ce n'est pas moi qui suis visé mais ce que je représente, donc déjà, ça me permet de mieux dormir !» se marre-t-il.

En dehors de ces groupes organisés, il reste bien sûr la salle des profs, «notre sas de décompression», dit Inès (1), directrice d'école dans l'Est parisien : «Sans ça, on ne tiendrait pas. On partage les problèmes en classe : tel élève avec qui on n'y arrive plus, tel parent d'élève compliqué à gérer... On se soutient les uns les autres, on rit aussi beaucoup. C'est un défouloir incroyable.» Jean-Charles Léon n'est pas du même avis et y voit surtout «un lieu de décharge compulsive mais en aucun cas un lieu où on va chercher des solutions». Lui reste convaincu que ces espaces de parole, en salle des profs ou dans des groupes, ne pallient pas le «vrai problème» : l'absence de prise en compte de la parole des enseignants par l'institution,

«un manque cruel dans l'Education nationale».

C.Bnf et M.Pi.

(1) Les prénoms ont été modifiés.

«Le risque, c'est d'échanger avec des gens qui pensent comme nous. D'être dans une sorte de bulle.»

Un professeur de SVT à Epinay-sur-Seine

